Charlie Galibert, *La Corse, une île et le monde*

Paris, PUF (« Ethnologies »), 2004, 245 p.

Georges Ravis-Giordani

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3267>

DOI : 10.4000/etudesrurales.3267

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2005

Référence électronique

Georges Ravis-Giordani, « Charlie Galibert, *La Corse, une île et le monde* », *Études rurales* [En ligne], 175-176 | 2005, mis en ligne le 12 juillet 2006, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3267> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.3267>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Charlie Galibert, *La Corse, une île et le monde*

Paris, PUF (« Ethnologies »), 2004, 245 p.

Georges Ravis-Giordani

- 1 Ce livre de Charlie Galibert est tiré de la thèse d'anthropologie qu'il a soutenue en 2000 devant l'Université de la Réunion. En fait, il s'agit d'un ouvrage tout à fait original bâti avec une partie des données réunies dans cette thèse, mais sur un plan totalement différent.
- 2 L'auteur ne se contente pas, ici, de faire l'ethnologie de la Corse ou d'un village déterminé de l'île mais construit une réflexion théorique sur le travail de l'ethnologue dans le domaine européen ; à cet égard, déjà, le livre mérite attention.
- 3 La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à ce projet. Le matériau de base est fourni par un corpus de lettres échangées, de 1893 à 1903, entre Jean-Simon Bonardi, sous-officier dans l'armée coloniale, et quelques membres de sa famille, principalement son oncle, curé de la paroisse de Sarrola-Carcopino, un village proche d'Ajaccio, et sa sœur cadette, Josée. Au cours de cette période, Jean-Simon Bonardi sera affecté successivement au Tonkin, à Madagascar et au Soudan. Sur la suite de sa vie nous ne savons rien sinon qu'il deviendra maire de Sarrola-Carcopino, en 1925 (p. 160). Soldat valeureux (un fait d'armes au Tonkin, qui lui vaut les honneurs de l'*Illustration*, un autre à Madagascar), Jean-Simon Bonardi a la carrière et les préoccupations de beaucoup de ces soldats corses, issus de familles modestes, qui trouvèrent dans l'armée coloniale une promotion sociale avant de revenir vivre au village une seconde vie.
- 4 Pour nous parler de Jean-Simon Bonardi, Charlie Galibert s'en tient strictement à ce corpus de lettres pieusement conservées dans les archives familiales. À vrai dire, son projet théorique n'avait pas besoin de plus.
- 5 Tout l'ouvrage est organisé autour de trois figures littéraires liées à la fois aux îles et au voyage : Ulysse, Robinson, Gulliver ; elles sont présentées comme les ombres tutélaires de Jean-Simon Bonardi.

- 6 Ulysse, c'est le voyageur qui, aussi loin qu'il aille, songe toujours à revenir et pour qui toute terre est une île-reflet de l'île première. Robinson, c'est celui qui, au sens fort, habite le lieu où il s'installe, l'aménage, le façonne et y reproduit plus ou moins le modèle de la société et du mode de vie qu'il a perdus. Gulliver, c'est le passeur de mondes qui découvre la relativité de tous les ordres sociaux, de tous les microcosmes. Invoquer ces trois figures pour ordonner les matériaux et animer la réflexion c'est déjà embarquer pour une navigation théorique au long cours, passionnante et stimulante.
- 7 Les habits de ces trois personnages paraissent un peu larges pour Jean-Simon Bonardi. Ce qui frappe, en effet, à la lecture des extraits de sa correspondance c'est son indifférence et même son insensibilité à la richesse et à la spécificité des pays dans lesquels le hasard de ses affectations l'a placé. Charlie Galibert insiste avec raison (p. 124 sq.) sur ce trait de caractère : sans doute semblable en cela à beaucoup de coloniaux, cet homme n'a guère profité de la chance qui lui était offerte de découvrir d'autres civilisations ou même simplement d'autres paysages. N'est pas Lyautey qui veut. L'Ulysse d'Homère s'intéressait, lui, aux pays et aux hommes qu'il visitait. On peut s'interroger sur les raisons de cette cécité ethnographique. Tient-elle à son statut : refus de s'attacher, crainte de glisser vers des complaisances périlleuses pour un militaire subalterne ? Est-elle la marque d'une incuriosité liée à l'absence de culture ? Ou bien est-ce le résultat de l'idéologie colonisatrice qui ne voit partout que des peuples arriérés et des civilisations inférieures ? Sans doute y a-t-il un peu de tout cela.
- 8 Jean-Simon est-il davantage un Robinson ? Certes oui, tout au moins dans son poste malgache de Bejofo où il remplit des fonctions d'administrateur plus que de soldat. Avec le savoir-faire et le goût du paysan qu'il est resté, il organise un petit domaine agricole qu'il se plaît à décrire à l'oncle curé. Parallèlement, et par délégation de pouvoir, ce dernier s'ingénie à lui constituer, à Sarrola, un patrimoine foncier qui fera de lui un notable : achat de parcelles, plantations, aménagement d'un bâtiment rural, tout cela financé, pour l'essentiel, par l'argent qu'il envoie à son oncle sur sa solde (pp. 99-110). Autour de la constitution de ce patrimoine, Charlie Galibert met en lumière, avec bonheur, les tensions intrafamiliales et les microstratégies qui visent, sur fond de politique locale, à concilier la solidarité entre parents et la défense des intérêts de chacun (p. 61 sq.).
- 9 Au Soudan, où il arrive en 1902, Jean-Simon Bonardi n'entreprendra pas de culture. Le milieu ne s'y prête pas, et la proximité de son retour en Corse, prévu mais sans cesse repoussé, le détourne d'un investissement à long terme. Il préfère chasser.
- 10 Jean-Simon ne se préoccupe pas uniquement d'investissements matériels. Les pages consacrées aux relations épistolaires qu'il entretient avec sa sœur Josée laissent entrevoir l'attachement extrême que celle-ci éprouve à son égard ainsi que la confiance absolue qu'elle lui témoigne ; elle lui dit, en des termes d'une spontanéité touchante, qu'elle attend qu'il lui dise si et avec qui elle doit se marier (pp. 69-72). Il est intéressant de noter, et Charlie Galibert ne manque pas de le faire, comment l'oncle curé et sa nièce parlent des mêmes choses, en des termes très différents : qu'il s'agisse d'informer Jean-Simon du projet de mariage ou des pluies qui ont mis à mal les récoltes ou de la mort et de l'enterrement du petit-neveu Antoine, âgé de 6 ans (pp. 143-150). L'auteur pointe là le fait que, sur la base de matériaux identiques, se constituent des consciences du vécu différentes qui nous renvoient, comme à autant de paramètres, au sexe, à l'âge, au statut social, et qui remettent en cause la définition du concept de communauté.

- 11 On regrette de ne jamais trouver dans le livre plus que des extraits de ces correspondances. On aurait aimé lire quelques lettres in extenso, en annexe par exemple. Le lecteur curieux pourra néanmoins avoir accès à une partie de ces échanges sur le CD-Rom qui accompagne le catalogue de l'exposition « Corse-Colonies » du Musée de la Corse (2003). Il ne nous est pas davantage donné de précisions sur le parcours professionnel de notre héros. Pourtant, du Tonkin au Soudan, il semble qu'il ne se soit pas installé de la même façon dans les différents postes qu'il a occupés. Ces différences tiennent-elles aux circonstances historiques ou à sa maturation personnelle ? Nous ne le saurons pas, et on ne peut s'empêcher de penser qu'une autre lecture, plus ethnohistorique, de ce corpus était possible.
- 12 Le projet de Charlie Galibert n'était pas celui-là, et tout le livre, mais surtout la première et la quatrième partie le disent ouvertement, sans que le résultat, disons-le tout net, nous paraisse convaincant.
- 13 La notion d'« insularisation », introduite dans la première partie de l'ouvrage, est prise par l'auteur dans un sens dérivé de celui qu'on lui attribue ordinairement : il ne s'agit pas tellement, ici, du processus par lequel les îles naturalisent tout ce qui les touche et organisent les choses et les idées selon une logique qui leur est propre. Dans un livre récent, *Figures de l'île*, Anne Meistersheim propose une analyse stimulante de cette notion qui recouvre toutefois l'idée, juste mais triviale, que les « îliens » perçoivent toujours leur île comme un centre à partir duquel le monde se structure. L'insistance avec laquelle Charlie Galibert imagine, autour de ce centre, une topologie susceptible de rendre compte de tout ce qui a pu être écrit sur la Corse relève d'une rhétorique assez vaine. Construire le centre comme la rencontre d'une verticalité et d'une horizontalité n'est possible que par une écriture qui use plus de la métaphore que du raisonnement ; surtout quand on se laisse aller à écrire qu'« à la rencontre des axes de l'horizontalité et de la verticalité vivent le village et la ville, la plaine et la montagne, la vallée et le col, la *piazza* (place) et la *casa*, la parenté et la famille, l'invité et l'ennemi, l'électeur et le politique, la communauté et l'individu, la diaspora et l'indivision, la carte et le tombeau, l'histoire et le présent, le patrimoine et la modernité... » (pp. 36-37).
- 14 J'avoue sans complexe ma réticence, pour ne pas dire plus, à ces facilités de langage, à cet emballement du discours qui amalgame la réalité (« *e pur si muove!* ») et la perception qu'en ont les hommes (quels hommes d'ailleurs ?).
- 15 Cette complaisance postmoderniste, cette démission devant la présence de la subjectivité de l'observateur et de l'acteur (certes incontestable, mais il faut, l'ayant repérée, lui tenir la bride) permettent de tout dire et surtout d'oublier de qui on parle. Gulliver, philosophe et moraliste plus qu'anthropologue, prend vite le dessus sur Ulysse et Robinson, et c'est lui qui mène le jeu. Qu'on me permette de dire que Jean-Simon, Sarrola et la Corse ne s'y reconnaissent pas, l'anthropologie non plus.
- 16 Invoquer Malinowski (« saisir le point de vue de l'indigène, ses rapports avec la vie, [...] comprendre sa vision du monde ») ou Marcel Mauss ne suffit pas à valider une démarche. L'un et l'autre, et Lévi-Strauss avec eux, nous ont appris que cet objectif n'est atteint que par un long travail ethnographique de décorticage des objets, des mythes, des gestes, des techniques, des paroles, des récits généalogiques, des poèmes, des épopées, dont les *Argonautes*, *Jardins de corail*, *Essai sur le don* ou les *Mythologiques* nous donnent autant d'exemples.

- 17 Iconoclaste et réactionnaire jusqu'au bout, j'ajouterai que je ne crois pas que les notions d'insularité et d'insularisation aient une grande pertinence anthropologique. Que les îles présentent des problèmes spécifiques est une évidence dont la géographie a depuis longtemps fait le tour. Qu'elles parlent au psychanalyste, inspirent le philosophe, fassent rêver le poète, c'est aisément compréhensible puisque l'île est une métaphore, à la fois facile et riche, pour dire, de façon fantasmatique, la plénitude et la solitude, la terre et l'eau, le fini et l'infini et bien d'autres choses. Mais que l'anthropologie, l'histoire et, d'une manière générale, les sciences de l'homme puissent, sur cette base, construire une démarche théorique pertinente, au-delà de l'affirmation métaphorique que toute société locale est une île, m'a toujours laissé sceptique.
- 18 Poser comme un fait acquis que « l'insularité pourrait contribuer simultanément à la constitution d'une Europe de l'anthropologie et d'une anthropologie de l'Europe » (p. 226) ou encore que « dans sa volonté de se dire, l'îlien participerait de l'écriture de la pensée anthropologique en tant que pensée sur l'altérité » (p. 233), c'est, là encore, comme pour Jean-Simon, tailler à l'insularité des habits trop larges. L'abondance des références que Charlie Galibert mobilise pour illustrer son propos me paraît, a contrario, révéler combien le projet est incertain. Il n'en est pas moins intéressant et stimulant par les pistes de réflexion et les débats qu'il ouvre.